



Claude Lanzmann, cinéaste et écrivain, lors de la commémoration de la Hazkarah.

*Discours de*  
**CLAUDE LANZMANN**  
Cinéaste et écrivain

-  
9 octobre 2005

---

« Pourquoi la donation du nom est primordiale. »

Prendre la parole devant vous ce matin, en ce lieu sacré, m'emplit d'émotion. Je mesure l'honneur que vous m'avez fait en me demandant d'être l'orateur de cette antique et toujours jeune cérémonie de la Hazkarah, interrompue ici il y a quatre ans, quand ont commencé les travaux de construction du Mémorial de la Shoah, à la fois musée et Centre de documentation juive contemporaine, où nous sommes réunis aujourd'hui.

Cette célébration est donc inaugurale puisqu'elle est la première depuis l'ouverture au public du nouveau Mémorial. La gravité et l'émotion singulière qui m'étreignent et dont je lis sur vos visages que vous les partagez, tiennent sans doute à ceci que nous sommes, vous comme moi, pleinement conscients de la signification profonde de ce Mémorial : il est d'abord le nôtre, celui des Juifs de France ou encore des Juifs déportés de France, envoyés à la mort à partir de nos villes et de nos villages.

Je connais d'autres musées, d'autres mémoriaux de la Shoah en d'autres points du monde, Yad Vashem bien sûr, ceux de Washington, de New York, de Berlin, chacun a ses vertus, sa grandeur ou son grandiose – c'est une affaire de goût – aucun n'est aussi radicalement dépourvu d'emphase que celui-ci, comme si l'évidence écrasante des faits et du tribut payé imposait la

simplicité, l'effacement devant la vérité et interdisait la démesure. À toutes les monumentalisations, qui sont souvent et par nature monumentalisations du vide, je préfère les sobres murs des noms des 80 000 déportés de notre pays, qui accueillent liminairement les visiteurs du musée et au long desquels ils doivent forcément repasser, le parcours accompli.

À eux seuls, ces 80 000 noms inscrits à jamais dans cette dure pierre de Jérusalem, le plus noble des matériaux, sont la Hazkarah même. La beauté, la formidable présence, la massivité, la plénitude, mais en même temps l'individuation de ces milliers de noms font éprouver physiquement tout à la fois l'immensité de l'assassinat et la tragédie vécue par chacune des victimes.

Je ne me tiens pas, quant à moi, entre ces murailles habitées de toutes ces âmes sans être saisi d'effroi et les quitter, passer la porte, est un véritable arrachement, presque une trahison. La décision d'exposer, dès le seuil, les noms de nos martyrs et du petit nombre de ceux qui survécurent est bien la marque de la pitié véritable, incarnation au présent des anciennes douleurs.

C'est à Serge Klarsfeld au premier chef que nous devons cela : je me souviens de mon bouleversement à la lecture de son *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, cet épais volume grossièrement broché, non paginé, artisanalement réalisé, qui publiait les listes ronéotypées des déportés de chaque convoi, année après année, avec simplement la litanie interminable des beaux noms juifs, immortalisés par ces vers d'Aragon dans *L'Affiche rouge*, poème à la gloire des héros fusillés du groupe Manouchian, dont plus de la moitié étaient juifs :

« Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes  
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants  
L'affiche qui semblait une tache de sang  
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles  
Y cherchait un effet de peur sur les passants »

Serge – et je crois même lui avoir une fois remis un prix sur la scène du palais de Chaillot en fondant les attendus de cette attribution sur le sens même

de l'acte de nomination – avait compris que nommer, c'était ressusciter, à tout le moins donner la seule sépulture possible. Souvenez-vous des carrés juifs des cimetières de Paris et de ses banlieues, Bagneux, Pantin, Saint-Ouen, Belleville ou Charonne, mais aussi Montparnasse ou le Père-Lachaise, avec, sur des pierres tombales qui n'ont jamais recouvert ni cercueil ni ossements, les photographies d'un enfant, d'un couple, d'un homme, d'une femme, d'une famille entière, légendées d'un nom suivi de cette simple mention : « Mort – ou morte, ou morts – à Auschwitz », et d'une date, 1942, 1943, 1944.

Avons-nous assez réfléchi sur ce qu'il y a de primordial dans la donation du nom ? Car la Shoah fut une attaque radicale et sans précédent contre le nom juif. En 1938, Hermann Goering, dans un cohérent souci de désindividualisation qui devait trois ans plus tard déboucher sur l'extermination de masse, imposa aux Juifs et aux Juives d'Allemagne d'ajouter un prénom supplémentaire à ceux qu'ils avaient reçus à la naissance : le même pour tous, Israël, le même pour toutes, Sarah.

Je me souviens d'un sardonique Juif allemand que j'avais interrogé et filmé à New York pendant le tournage de *Shoah* et qui me racontait comment à l'âge de treize ans, avant sa déportation pour Riga, où ses parents et son frère aîné l'avaient précédé, il devait chaque matin se présenter au siège de la police de Kassel, sa ville natale, claquer les talons, et articuler à voix haute et claire : « Ich bin der Jude Hermann Israel Ziering » [Je suis le juif Hermann Israël Ziering]. Il recevait aussitôt et rituellement une taloche retentissante administrée par le fonctionnaire nazi devant qui il rapportait : celui-ci trouvait intolérable l'accolade du prénom du maréchal du Reich avec celui d'Israël. Le père de Ziering, qui ne revint pas du ghetto des Juifs allemands de Riga, croyait tellement aux vertus de l'assimilation qu'il avait donné à ses fils les plus germaniques des prénoms. Le grand frère, devenu plus tard un des génies de la Silicon Valley, avait été baptisé Siegfried.

L'entreprise de dé-nomination se poursuit avec une rigueur implacable, la destruction des personnes et des biens s'accompagnant, à chacune de ses étapes, du meurtre des noms : indélébile numéro tatoué sur l'avant-bras pour les déportés d'Auschwitz (quelques-uns parmi ceux qui sont ici ce matin le portent avec fierté comme l'injonction à une impérieuse mémoire).

Je ne puis, quant à moi, l'apercevoir ou le deviner sur une peau blanche ou brune, d'homme ou de femme, sans être saisi d'une irrépressible envie d'y poser les lèvres, en gage de piété et de respect infinis ; interdiction de prononcer le mot « mort » ou le mot « victime » pour les malheureux qui, de Ponari à Chelmno, durent exhumer à mains nues les corps de leurs proches et les disposer sur des bûchers afin qu'aucune trace ne demeure. Leurs femmes, leurs enfants, leurs sœurs, leurs pères et mères n'étaient ni des morts ni des victimes, mais des *Figuren*, autrement dit des marionnettes, des poupées, des chiffons.

Il fallait déshumaniser les vivants pour perpétrer l'assassinat de masse, et la déshumanisation n'épargnait pas non plus les morts : les cadavres des chambres à gaz étaient des « pièces », en allemand *Stück*, ceux des camions à gaz, le « chargement ».

Le trucage généralisé, le maquillage, la falsification du langage étaient, on le sait, la clé de toute l'opération : faire les choses, ne pas les décrire, ne rien dire, ne jamais nommer ce qui est en train de s'accomplir. Comme si, nommant ce qu'ils faisaient, ils l'eussent rendu impossible. Dans un très beau poème sur l'immortalité, un Espagnol du XVII<sup>e</sup> siècle écrit :

« Ton cadavre obstiné nous avertit  
de ce qu'il y a vie morte, mais non vaincue. »

Les nazis savaient qu'ils devaient vaincre les cadavres : la destruction des nôtres et des traces de leur destruction ont été absolument contemporaines. Le crime parfait a été accompli : il n'a pas eu lieu ! Ce non-lieu du crime est le cœur même de la Shoah et de tout ce que nous endurons encore aujourd'hui. Notre présence ici témoigne pourtant qu'ils n'ont pas réussi à détruire l'alliance obstinée des morts et des vivants, à jamais invincible.

On me pardonnera, pour dire l'importance vitale de la nomination, si je parle un instant de moi et de mon film *Shoah* précisément. Au cours des presque douze années durant lesquelles j'ai travaillé à sa réalisation, je n'ai pas eu de titre pour lui. « Holocauste », par sa connotation sacrificielle, était

irrecevable ; il avait en outre déjà été utilisé. Mais un film, pour des raisons administratives, doit avoir un titre. J'en ai tenté plusieurs, tous insatisfaisants.

La vérité est qu'il n'y avait pas de nom pour ce que je n'osais même pas alors appeler « l'Événement ». Par-devers moi et comme en secret, je disais « la Chose ». C'était une façon de nommer l'innommable. Comment aurait-il pu y avoir un nom pour ce qui était absolument sans précédent dans l'histoire des hommes ? Si j'avais pu ne pas nommer mon film, je l'aurais fait. Le mot « Shoah » s'est imposé à moi tout à la fin parce que, n'entendant pas l'hébreu, je n'en comprenais pas le sens, ce qui était encore une façon de ne pas nommer. Mais, pour ceux qui parlent l'hébreu, « Shoah » est tout aussi inadéquat. Le terme apparaît dans la Bible à plusieurs reprises. Il signifie catastrophe, destruction, anéantissement, il peut s'agir d'un tremblement de terre, d'un tsunami, d'un déluge. Des rabbins ont arbitrairement décidé après la guerre qu'il désignerait « la Chose ». Pour moi, « Shoah » était un signifiant sans signifié, une profération brève, opaque, un mot impénétrable, « infracassable ». Quand Georges Cravenne, qui avait pris sur lui l'organisation de la première du film au Théâtre de l'Empire en 1985 – vingt ans déjà ! –, m'a demandé quel était son titre, j'ai répondu :

- *Shoah*.
- Qu'est-ce que cela veut dire ?
- Je ne sais pas, cela veut dire « Shoah ».
- Mais il faut traduire, personne ne comprendra.
- C'est précisément ce que je veux, que personne ne comprenne.

Je me suis battu pour imposer « Shoah » sans savoir que je procédais ainsi à un acte radical de nomination, puisque presque aussitôt le titre du film est devenu, en de nombreuses langues et pas seulement en hébreu, le nom même de l'événement dans son absolue singularité. Le film a été d'emblée éponyme, on s'est mis partout à dire « la Shoah », ce nom a supplanté holocauste, génocide, « Solution finale », j'en passe. Ils sont tous des noms communs. « Shoah » est maintenant devenu un nom propre, le seul donc, et à ce titre intraduisible.

L'antisémitisme, c'est la haine métaphysique pour le peuple qui est à l'Origine, et le sait, et le veut. Il est parfaitement juste de désigner le

paroxysme de cette haine par un mot hébreu, de toute façon moins inadéquat que les autres. N'entendant pas la langue et bien avant de m'être résolu pour « Shoah », je savais, dès le commencement de mon travail, que je voulais imposer notre propre vision de la catastrophe, celle des victimes et des survivants. Avec un sûr instinct, ceux qui ont décidé que ce mémorial, le mémorial français, notre mémorial, s'appellerait Mémorial de la Shoah, ont compris cela.

J'aime aussi que la Fondation présidée par la grande Simone Weil s'appelle Fondation pour la Mémoire de la Shoah. J'en tire fierté.

Une des scènes pour moi les plus insupportables de *Shoah* se passe dans un *shtetl* de Pologne, Grabow. Tous les Juifs de Grabow furent asphyxiés fin décembre 1941 dans les camions à gaz de Chelmno, à 19 kilomètres de là, et les Polonais qui formaient l'autre moitié de la population du village s'approprièrent aussitôt leurs demeures.

Sur le seuil de sa maison, devant une belle porte sculptée – c'est la séquence du film –, j'interroge une brave paysanne édentée, au nez retroussé, qui me dit avec le plus grand naturel habiter « une maison juive ». Je lui demande si elle en a connu les propriétaires. Avec le même naturel, elle me répond :

– Bien sûr.

– Comment s'appelaient-ils ?

Silence, long silence. Elle répond enfin qu'elle ne sait plus. Elle avait perdu le nom.

Je me souviens avoir éprouvé, à cet instant même, avec une fulgurante douleur, et malgré la mobilisation intérieure requise par le tournage, cet oubli, cette perte du nom comme une deuxième mort des Juifs de Grabow, comme un redoublement du crime.

On me voit, dans *Shoah*, lire l'appel au secours que Jacob Schulman, le rabbin de Grabow, adresse à un de ses amis et au Créateur de l'univers : « Homme, ôte tes vêtements, couvre ta tête de cendres, cours dans les rues et danse, pris de folie. » Le livre que je tiens alors à la main et que je cite est le *Bréviaire de la haine* de Léon Poliakov, et puisque Germaine Poliakov est avec nous ce matin, je veux lui dire que nous n'en finirons jamais de

reconnaître notre dette envers son mari. Sans parler ici de son grand œuvre sur l'antisémitisme, saluons-le comme un défricheur, un pionnier de l'histoire de la Shoah et le cofondateur, avec le regretté Isaac Schneersohn, du Centre de documentation juive contemporaine.

La sinistre séquence de Grabow nous dicte notre loi, nous dit la fonction majeure de ce Mémorial de la Shoah, tout à la fois musée et Centre de documentation juive. Nous sommes tous ici, chacun à notre façon, les gardiens du nom, des noms, les vigiles de six millions de noms. Retournant à Sobibor il y a à peine cinq ans pour les prises de vues de mon dernier film *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures*, année, date et heure de la révolte du camp d'extermination, j'ai découvert que les autorités polonaises y avaient édifié un petit musée, qui n'existait pas lorsque j'ai tourné là-bas pour la première fois en 1978.

Dans une salle de ce musée, en lettres blanches sur le fond noir des murs, se détachait la liste de tous les villes et villages de Pologne dont la population juive avait été gazée à Sobibor, avec la date de chaque transport et le nombre des victimes. Il y avait aussi la liste des déportations de Hollande, de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie. Je sais que ce fut irrésistible : j'ai décidé aussitôt de filmer cela et le film se termine précisément par le lent défilé, le lent déroulé de tous ces noms accompagnés de ma propre voix qui redoublait l'image en la lisant, clouant ainsi les spectateurs devant l'écran, ce qui était encore une façon de faire de nous les veilleurs et les gardiens du nom. La piété même. Sans cette grave décision de lecture, le public aurait pu quitter la projection dans l'exaltation d'une révolte réussie. La lecture des listes les replongeait dans la réalité de la tragédie. Il le fallait.

Je m'avise, disant ceci, que trente ans auparavant, en 1973, dès mon premier film *Pourquoi Israël*, la question du Nom était déjà centrale pour moi. *Pourquoi Israël* s'ouvre et se termine dans la salle des noms de l'ancien Yad Vashem, émouvant et modeste (il n'était pas encore la gigantesque ville de pierre qu'il est devenu) : les quatre murs de ces archives de la mort sont occupés, du plancher au plafond, par de noirs registres dont chacun contient des centaines de feuilles avec les identités de morts avérés ou de disparus recherchés sans espoir par des proches endeuillés.

Au début du film, dans un long panoramique à 360 degrés, la caméra décrit la marche silencieuse du bibliothécaire tout autour des murs. Trois heures plus tard, dans cette même salle, l'archiviste ouvre devant moi un des dossiers et commence à le compulsier, en prononçant à voix haute, feuillet après feuillet, mon propre nom, mais précédé d'autres prénoms, masculins ou féminins. Arrivé à la fin, il le referme dans un claquement sonore et conclut : « Tous des Lanzmann. » Je suis certain que la plupart de ces noms ne s'orthographiaient pas comme le mien. On m'a demandé la semaine dernière, à New York, au Museum of Jewish Heritage, où une projection de *Pourquoi Israël* venait de se terminer, s'il s'agissait de membres de ma famille. J'ai répondu : « Non, mais ce sont des gens de mon peuple, c'est pareil. »

Car si j'essaie, à partir de ma propre expérience, de sonder les régions les plus obscures de la conscience pour tenter de déchiffrer les raisons de mon entreprise, je sais que l'événement inhumain dont je fus pourtant le contemporain m'inspirait, chaque fois que je me confrontais à sa réalité, une épouvante telle que je le rejetais hors de la durée humaine : cela ne s'était pas passé, n'avait pas pu se passer de mon temps.

L'épouvante culminait quand je pensais à la déréliction, à l'abandon absolu dans lesquels, enfants, femmes, hommes, jeunes et vieux, tous ceux de notre peuple avaient péri. *Shoah* s'est construit contre cet abandon, il n'est pas seulement acte de nomination mais tout autant résurrection des morts, non pas pour les faire revivre, mais pour parler leur mort, pour en décrire tous les moments avec la précision la plus extrême, pour les accompagner jusqu'à la fin, pour savoir tout ce qui se peut, pour que nous mourions en un sens avec eux, impossible réparation de la radicale et déchirante solitude de leur mort réelle.

Lorsqu'il m'a demandé de prononcer cette allocution de la Hazkarah, et comme je m'inquiétais de savoir devant qui j'aurais à prendre la parole, Jacques Fredj, le directeur du Mémorial, m'a répondu : « Nous serons entre nous. Pas de ministres ou, s'il y en a, ils seront là à titre individuel. Pas d'invités officiels. Entre nous seulement. » Cette absence de tralala m'a plu, j'ai accepté. Et puisque nous sommes entre nous, j'ai le droit de m'interroger sur ce qui nous lie, sur ce que nous avons en commun. Qu'est-ce qui, si je laisse de côté les titres de gloire et les titres à la gloire des plus

connus ou des plus célèbres d'entre nous – ce que j'ai le droit et le devoir de faire puisque, précisément, nous sommes entre nous –, Simone Veil, Éric de Rothschild, le président de ce Mémorial, Robert Badinter, Ady Steg, vous tous, vous toutes, qu'est-ce qui donc nous unit, nous rassemble ici, sinon ce lien de douleur, cette relation de chair à la plus grande souffrance, déportés survivants, orphelins, familles décimées, qui, génération après génération, transmettent le flambeau, sinon cette connivence, par regards et signes, qui se passe presque de paroles : nous sommes juifs, nous avons la même histoire et portons le même nom : les murs du Mémorial en témoignent. Nous sommes entre nous.

Que Serge Klarsfeld, à qui je voue une amitié maintenant indestructible, m'entende. Il est fier d'avoir réussi à faire inscrire sur le calendrier la rafle du Vél' d'Hiv comme une date de l'histoire nationale. Serge a raison : il a milité pour cela de toutes ses forces et sa fierté est légitime. Que la nation entière reconnaisse le crime et en commémore chaque année l'horreur, deux jours après la fête nationale, cela est bel et bon et de grande importance. Il faut tenir fortement ce bout de la chaîne.

Mais si on gagne, on perd aussi. La chaîne a un autre bout, cher à mon cœur. Aujourd'hui, la commémoration de la rafle du Vél' d'Hiv ne se fait pas entre nous. Les fauteuils dorés du Mobilier national, avec leurs accoudoirs de velours rouge, sont alignés rue Nélaton et attendent les dignitaires. Le Premier ministre lit un discours, toujours excellent, rédigé par un de ses conseillers, Juif parfois. Archevêques, cardinaux, généraux, amiraux, tous sont là qui écoutent, pénétrés. Et je ne peux jamais, les regardant et considérant la perfection du spectacle, m'empêcher d'évoquer Gustave Flaubert quand il parlait de « l'oblique genuflection des dévots pressés ». Rien n'égalera jamais pour moi l'émotion qui me saisissait lorsque nous nous réunissions informellement, sans barrières ni service d'ordre, il y a longtemps de cela, avant la grande victoire politique de Serge, et que Henry Bulawko, pratiquement le seul orateur, nous mettait les larmes aux yeux.

Un souffle de fraternité passait, comme si nous partagions un secret que nous étions seuls à connaître, qui ne regardait que nous. Nous étions entre nous. Nous le sommes toujours. Cela ne doit pas mourir.